



NOTRE POLOGNE



REVUE MENSUELLE POUR LA JEUNESSE

Directrice

ROSA BAILLY

Rédaction et administration

LES AMIS DE LA POLOGNE

16, Rue de l'Abbé-de-l'Epée, PARIS (5^e)

Comptes de Chèques Postaux : Paris 880-96

Téléphone : Odéon : 62-10

Abonnements

Les abonnements partent d'octobre

France : 3 fr. par an

Pologne : 2 zlotys



CRACOVienne ET CRACOVien

B.U.C. LILLE 3



021 947666 0

D



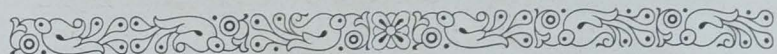
L' " OPLATEK "

Je viens d'en recevoir un. Je voudrais bien le partager avec vous ! Mais puisque vous êtes trop loin amis lecteurs, je me contenterai de le grignoter toute seule, le soir de Noël, en pensant à vous.

Ce sont les sœurs polonaises de l'Institution Saint Casimir qui me l'ont apporté. La vénérable Institution existait depuis longtemps, 119 rue du Chevaleret, à Paris, alors que vous n'étiez pas encore au monde. Elle recueillait les enfants des proscrits polonais, qui étaient morts chez nous, en laissant des orphelins. Elle hospitalisait aussi d'autres enfants, de vieux enfants ! les vétérans de l'insurrection de 1863, réfugiés chez nous, et tout blancs, tout chenus. J'en ai connu un que je n'oublierai jamais. Malgré ses 80 ans, il se tenait raide et marchait droit. Il était d'une propreté minutieuse. Il était d'une excellente famille, et il avait été riche en Pologne. Mais il avait tout sacrifié pour le service de la patrie. Il était impossible de rien faire accepter à ce grognard plein de fierté, pas même un paquet de tabac. Un jour, je l'invitai à déjeuner, au restaurant, heureuse de fêter un héros aussi authen-

Joyeux Noël!

Wesołego Alleluja!



tique que modeste. Ah ! quelle confusion pour moi au moment de régler l'addition. Il ne voulut jamais me permettre de le faire, et sacrifia pour la payer son pauvre argent de poche économisé sou à sou des mois entiers.

Mais, me direz-vous, qu'est-ce donc qu'un « oplatek » ?

C'est une pâte d'hostie, non consacrée, bien entendu, une sorte de pain à cacheter, blanc, sec, infiniment léger. Celui qu'on m'a donné porte les trois grands mots : « Foi, Espérance, Charité ». En polonais, naturellement, et c'est : « Wiara, Nadzieja, Miłość ». Miłość, c'est à la fois « charité » et « amour ».

Au dessous, tout une scène est représentée : les Rois Mages. On voit l'Enfant Jésus sur les genoux de la Vierge, St Joseph, les trois Rois, leurs serviteurs et le cortège des chameaux. Et, bien que ce soit l'hiver, le sol est jonché de fleurs, les peupliers au lointain portent leur feuillage. En vous décrivant ce tableau, j'ai déjà mangé le toit de l'étable et l'épaule de Saint Joseph !

Si vous étiez là, je vous aurais tendu l'oplatek, vous en auriez cassé un coin, et vous auriez mangé pour le moins deux chameaux et un serviteur, bonnet et tunique compris.

Rompre ensemble l'oplatek, c'est communier en amitié. Les Polonais ne manquent jamais de le faire à la veille de Noël. Quel énorme oplatek il faudrait, pour la Pologne et la France, à jamais amies !

N. B. — Il me reste encore assez du mien pour en envoyer un fragment à tous ceux qui m'écriront avant Noël !





LA SAINT-SYLVESTRE CHEZ LES MONTAGNARDS

Que faisaient vos Camarades de Léopol le 30 Novembre 1919

(En 1919, la ville de Léopol fut attaquée par les Ukrainiens. Ville sans fortifications, elle n'avait même plus d'hommes pour se défendre : ses citoyens avaient été convoqués dans l'armée nationale qui se formait à Varsovie. Les lycéens, les jeunes filles, les femmes, se firent les défenseurs de leur ville).

Au coin des rues Bem et Grodecka, on avait improvisé un rempart, une sorte de tranchée dans lequel se trouvaient des boîtes de munitions et des fusils dirigés vers le bas de la rue Kasmierowska, et qui était défendu par cinq enfants couverts de blessures qui depuis deux jours repoussaient les attaques avec un courage extraordinaire.

C'était le 29 et le 30 novembre 1919. A six heures du matin, la suspension d'armes avait cessé. Heureusement on apprit que des renforts venaient de Grande-Pologne.

Mais en même temps le brigadier Maczynski apprit aussi que les Ukrainiens préparaient une attaque décisive du côté de la montagne de Stracenie. S'ils réussissaient, Léopol tomberait.

Un vieux soldat se présenta devant lui, au rapport.

— Citoyen, chef, que faire ? Les Ukrainiens sont aussi nombreux que les fourmis dans une fourmilière. Si j'avais seulement cent cinquante hommes, je me tirerais d'affaires, je me défendrais jusqu'au dernier.

— Combien avez-vous d'hommes ?

— Cent vingt.

Un nuage passa sur le front du chef. Tout à coup, il jeta un regard sur nous, les « patatiers », parce qu'on ne nous employait, à cause de notre âge, qu'à éplucher des pommes de terre. Notre petit groupe se tenait humblement dans un coin, silencieux, raidi dans l'attente.

Il sourit.

— Oh ! ici tu as trente défenseurs, prends-les, donne-leur des armes, qu'ils se battent.

— Commandant, mais ce sont des bébés !

— Non, ce ne sont pas des enfants, ce sont nos petits lions, nos petits aigles.

Nos yeux brillèrent. Le combat, enfin ! Il a dit des petits lions, et il ne s'est pas trompé, des petits lions qui vont défendre leur ville avec leurs griffes à peine poussées.

On nous donna des fusils, deux cents cartouches à chacun et en avant.

Et là-bas, les « fous » avaient déjà repoussé une attaque. De loin on entendait des cris enragés. Les balles sifflaient. A moitié enfouis, terrés dans les sillons, nous ne savions rien les uns des autres. Nous n'existions plus pour nous-mêmes, chacun tirait dans la foule ennemie qui recommençait sans cesse ses attaques.

Tout à coup nous aperçûmes quelque chose qui nous glaça le sang dans les veines.

Les Ukrainiens amenaient deux canons et quelques mitrailleuses. Leurs gueules d'airain regardaient notre tranchée d'un air menaçant.

Au même moment, un courrier nous annonça qu'un régiment de Grande-Pologne arrivait à notre secours. Nous poussâmes tous un soupir de soulagement. Les canons et les balles cessaient d'être menaçants.

— Tenez encore une demi-heure, à tout prix.

— Bien, nous tiendrons.

La basse des canons ukrainiens assourdit tout. Le fracas de l'explosion, à côté de moi, me déchira les oreilles et des mottes de terre m'arrosèrent la tête. Le courrier, frappé par un éclat, se balançait comme un

arbre coupé, puis s'abattit par terre. Un flot de sang s'échappa de ses lèvres ouvertes. La mitraille arrosait les trous où se cachaient les défenseurs. Le feu de l'infanterie et l'aboiement des mitrailleuses accompagnaient le fracas des obus. Une pluie d'obus se déversa sur notre malheureuse position. De temps en temps, l'un des défenseurs des Thermopyles polonaises tombait, mortellement blessé. Le nombre des combattants diminuait sans cesse. Tandis que, du côté ukrainien, la fusillade devenait de plus en plus violente, de notre côté, le feu faiblissait à chaque instant. Car, pensez, il y avait seulement 150 hommes, dont trente enfants, contre des milliers de soldats exercés, contre des canons et des mitrailleuses.

— Le combat des aiglons.

Une pluie de balles tombait immédiatement à l'endroit où l'un quelconque des défenseurs se soulevait à peine hors de la tranchée, pour viser. Ce court instant suffisait pour que le courageux défenseur roulât à terre, la tête fracassée.

Combien en restait-il, de nous ? Soixante, cinquante, quarante ? personne ne le savait. Chacun de nous en général ne savait rien, chacun de nous pensait seulement à se faufiler, à se tapir dans un trou pour éviter les balles, pour se défendre, pour résister, pour repousser l'envahisseur, sauver la ville...

Un nouveau courrier arriva. De loin, il cria d'une voix essoufflée : « Le commandant vous fait dire de tenir encore un quart d'heure ; les renforts sont tout près. »

Ainsi un quart d'heure, seulement un quart d'heure, mais dont toutes les secondes nous paraissaient des siècles. La fusillade devint encore plus féroce. Il était évident que les Ukrainiens se préparaient à une dernière attaque de la tranchée dans laquelle se cachaient les derniers défenseurs de la redoute.

Notre petit groupe fondait à vue d'œil. Il en restait peut-être vingt, et d'ailleurs Dieu seul le sait. Le petit Tazio Jablonski tomba au champ d'honneur, notre chef anonyme tomba, et l'intrépide Isabelle Nowicka ; tous roulaient les uns après les autres sur la terre imbibée de sang, sans un cri, sans un gémissement.

Tout à coup, comme arrachés par une force supérieure à nous, nous nous dressâmes sur nos pieds. Nous n'étions plus que quinze, tous couverts de sang, en lambeaux, effrayants. Chacun de nous avait dans son fusil ses dernières cartouches. De tous les côtés les Ukrainiens criaient : « Rendez-vous, rendez-vous ! » Quelqu'un, à côté de moi, se mit à chanter entre ses dents : « Non, la Pologne n'est pas morte... » Nos yeux injectés de sang, brûlés de fumée, pouvaient à peine y voir, nos mains tremblaient de fatigue. Brusquement, sans savoir pourquoi, nous éclatâmes d'un rire spasmatique, effrayant, où il y avait quelque chose d'inhumain, quelque chose qui arrêta même un instant les Ukrainiens dans leur course. Nous étouffions de rire, et nous riions, nous riions ! Ensuite, quelqu'un commanda pour la dernière fois : « Feu ! ». Les fusils se levèrent d'un rapide mouvement et une dernière salve vint frapper l'ennemi...

Alors, dans un dernier éclair de nos yeux, nous aperçûmes dans le lointain un escadron qui accourait. Les soldats portaient l'uniforme gris de l'armée allemande. Nul doute, les renforts promis de Grande-Pologne arrivaient enfin. Pas trop tôt pour les défenseurs, mais par bonheur pas trop tard pour Léopol ; la ville était sauvée.

Nous étions maintenant à bout de munitions. Tout à coup le fracas, le sifflement des obus, un nuage de fumée. Je ressentis un coup violent. Tout tourna dans ma tête et je roulai à terre... Quand je revins à moi, une odeur de chloroforme s'élevait dans l'air.

— Cela va mieux, docteur ? demanda une voix tremblante. Je reconnus la voix de ma mère.

— Grâce à Dieu, le danger est passé. C'est un petit héros. Il ne reste que cinq d'entre eux...

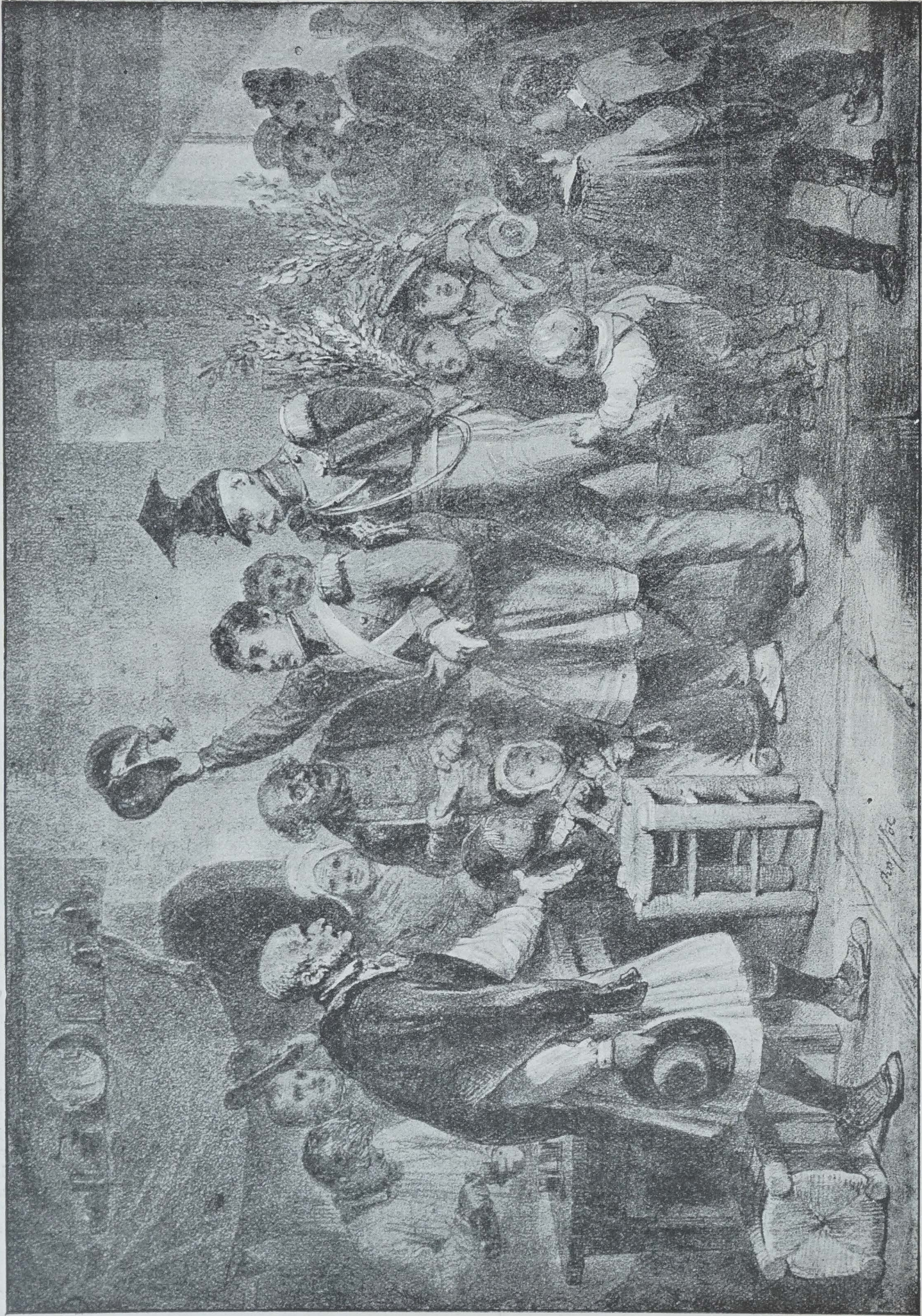
**

La paix règne dans le cimetière de Lyczaków. Le vent seul gémit doucement dans les branches et les feuilles des bouleaux bruissent paresseusement. Les défenseurs de Léopol, les Aiglons ont quitté à jamais les bancs de l'école, pour dormir dans ces tombes... Léopol est restée libre, et polonaise.

J. N. KORZENIOWSKI.



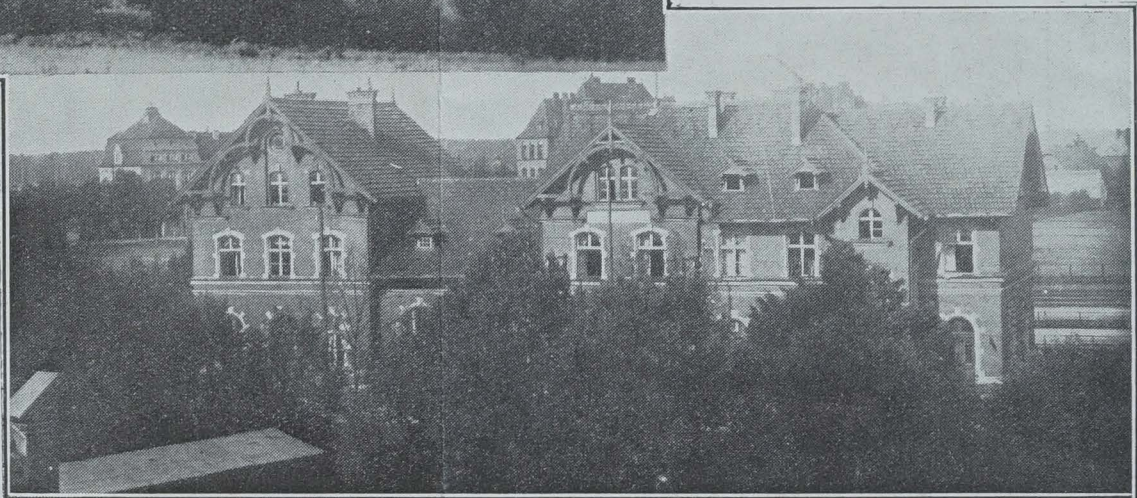
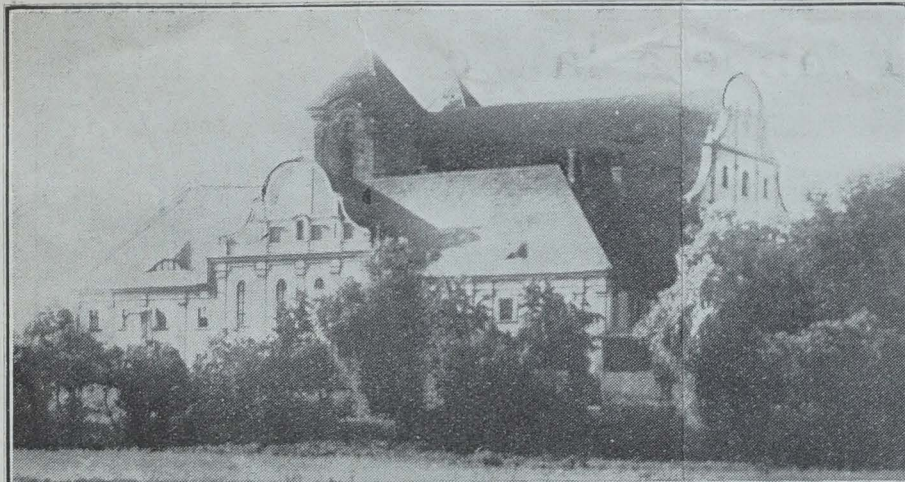
LES DÉFENSEURS DE LÉOPOL



C'EST UN POLONAIS, gravure de Raffet
(L'ACCUEIL DES FRANÇAIS AUX POLONAIS PROSCRITS)

Nos Amis Polonais
nous présentent
la Pologne - -

La Ville de Wagrowiec



L'ANCIEN EVÊCHÉ ET LA GARE

Notre ville de Wagrowiec est située en Grande-Pologne, à 60 km. environ au nord de Poznan. C'est une petite ville, dont la population aujourd'hui ne compte plus que 7.600 habitants. Entourée de forêts et de lacs, elle est très jolie, surtout en été. La ville fut fondée au *xiv^e* siècle (1319) par les moines de l'ordre de Cîteaux et elle est restée leur propriété jusqu'aux partages de la Pologne au *xviii^e* siècle.

La première église du couvent fut bâtie en 1381. Elle existe encore, mais incendiée et restaurée plusieurs fois, elle n'a gardé que très peu de son ancien style gothique. Dans cette église, on peut admirer la fameuse Pietà de Wagrowiec, un chef-d'œuvre du *xv^e* siècle, sculptée sur bois.

L'autre église, paroissiale, est de la fin du *xvi^e* siècle. Elle n'est pas grande ; elle nous représente un très intéressant mélange des styles gothique et renaissance.

Jadis, aux *xvi^e* et *xvii^e* siècles, Wagrowiec a été très riche et célèbre, surtout par ses brasseries (il y en avait environ 40).

Les habitants s'occupaient de divers métiers, faisaient un grand commerce, etc. Les anciens documents, les statuts des corps de métiers, inventaires et testaments, conservés aux Archives d'Etat à Poznań, et chez nous, à Wagrowiec, nous montrent en détail la richesse et même le luxe de nos ancêtres. Tout le monde ici était organisé en corps de métiers, tous les détails du travail, du commerce et de l'administration municipale étaient réglés par les abbés du couvent.

Ce couvent a été très riche, il possédait quelques dizaines de villages, il jouissait de nombreux privilèges, il levait des impôts.

La décadence de la ville commença pendant la seconde moitié du *xvii^e* siècle.

Les guerres continuelles, les incendies, la misère n'ont pas épargné Wagrowiec. Vers 1724, il n'y avait plus que 100 à 200 habitants.

Après la chute de l'Etat polonais, en 1797, Wagrowiec avec toute la Grande Pologne passe sous la domination prussienne. Les Prussiens fermèrent le couvent, les moines émigrèrent. Tous les biens du couvent furent vendus aux propriétaires prussiens.

Deux fois en son histoire notre ville a reçu la visite des rois de Pologne. En 1520, le grand et bon roi Sigismond I^{er} est venu ici pour convoquer et rassembler son armée contre le prince Albert, Grand Maître de l'Ordre des Chevaliers Teutoniques, son neveu, qui ne lui voulait pas rendre hommage. 70 ans plus tard, le roi Sigismond III Waza, au retour de son voyage en Suède, passa quelques jours à Wagrowiec (1594).

C'est encore ici que naquit le célèbre jésuite et savant polonais, Jacques Wujek (1540-1596), professeur à l'Académie de Wilno, l'auteur d'une belle et magnifique traduction polonaise de la Bible.

Après la grande guerre, et après la libération de l'Etat polonais, Wagrowiec ne tarda pas à se développer notablement. Maintenant, nous avons ici trois écoles : un lycée de garçons, un lycée de jeunes filles et une école normale d'instituteurs. Il y a encore ici la Starostie du district, un tribunal de 1^{re} instance, etc.

Aux environs de Wagrowiec on a trouvé beaucoup de fossiles préhistoriques, dont une quantité considérable est déposée au Musée de Poznań.

Witold LAZEWSKI,
et le Cercle français du Lycée de Wagrowiec.

De la France à la Pologne



AU LYCÉE WERECKA : LES TROIS COULEURS DE LA FRANCE

ECRIVONS-NOUS !

C'est un plaisir de voir avec quel entrain nos jeunes amis polonais nous écrivent des régions les plus diverses de leur pays pour nous demander des correspondants français, jeunes gens et jeunes filles ! Voyez plutôt la liste qui va suivre, et qui ne contient qu'une partie des noms de ceux qui s'adressent à nous, car elle est si longue que nous avons été obligés de la couper et d'en remettre la suite au prochain numéro.

Est-ce que nos amis français sont aussi pleins d'enthousiasme que leurs camarades polonais ? Peut-être quelques-uns sont-ils un peu négligents ? On remet à demain la lettre qu'on veut écrire à son nouvel ami ; aujourd'hui, on a tant de devoirs (ou tant d'amusements...). Et puis le temps passe, et la lettre n'est jamais envoyée. Et les écoliers polonais écrivent parfois un peu tristement à leur grande amie Rosa Bailly que leurs camarades français ne répondent pas à leurs lettres et les oublient...

Prouvons-leur donc qu'ils se trompent, et rappelons-nous, si nous n'avons pas le temps d'écrire une longue lettre, qu'un simple petit mot sur une carte postale venant de France mettra beaucoup de joie dans le cœur d'un ami fidèle.

A QUI VOULEZ-VOUS ECRIRE ?

Commençons par les plus lointains, les élèves du lycée de Wilno, jeunes gens de 17 à 18 ans, dont les noms suivent, et qui, nous écrit leur dévoué professeur, Mme Marie Czekotowska, « désirent se mettre en contact avec les écoliers de France ».

Bortkiewicz Etienne, Patkowski Georges, Brodowicz Léon, Alexandrowicz Olgierd, Zdrojewski Jaroslaw, Rymkiewicz Zbigniew, Szemieth Jean, Onoszko Georges, Szaniawski Louis, Makowicki, tous au Gimnazjum Zygmunt-August, Mała Pohulanka II, Wilno.

Voici un autre groupe, du lycée de garçons de Płock, celui-là, qui demande également des correspondants. Ce sont les élèves des trois plus hautes classes.

Grabowski Stanislas, Suchorzewski Adam, Gutekunst Włodzimierz, Gutowski Zdzisław, Jeziorowski Kazimierz, Wojtulanis Félix, (élèves de la VIII^e classe) ; Budny Jerzy, Gościcki Lech, Jarosinski Jerzy, Kubiak Stanislas, Michalik Jerzy, Słominski Théodor, Sobański Michel, Kostanecki Wiesław (élèves de la VII^e classe) ; Modzelewski Victor, Krajewski Wojciech, Szkopański Jerzy, Szulc Victor, Zawistowski Jerzy (élèves de la VI^e classe), tous au Gimnazjum Menskie, Płock.

Les jeunes filles polonaises ne montrent pas moins d'ardeur que leurs camarades masculins : au contraire ! A Varsovie, deux lycées de Jeunes filles demandent à correspondre avec des lycéennes françaises. Voici d'abord la liste des jeunes élèves du lycée Narcyza Zmichowska, avec leurs adresses privées :

Prinkiewicz Irène, Wronia 18, — Rozental Aline, Barbary 9, — Skrzypkówna Marie, Daleka 5 m. 8, — Twarożanka Isabelle, Mokotowska 41 m. 41, — Wentland Judita, Długa 9, — Wismak Irène, Lipowa 9 m. 76, — Witkowska Christine, Targowa 64, — Wysocka Marie, Sniadeckich 18 m. 19, — Wyszynska Wanda, Leszyńskie 9 m. 13, à Varsovie (élèves de VI^e).



AU LYCÉE WERECKA



LES AMIS DE LA FRANCE AU LYCÉE DE KALISZ

PARLONS POLONAIS

Ne vous êtes-vous pas amusé à faire dire, très vite, à des étrangers une phrase aux sons périlleux :
Chasseurs, sachez chasser, — ou bien : Si 6 scies scient 6 cigares, 606 scies scient 606 cigares ?

Vos camarades polonais, en réplique, vous demanderaient de dire très vite

Chrzyszcz brzmi w trzcinie — (*Kjonchtch bjmi v tjtschiniè*)

Le hanneton bruit dans un roseau

Mais c'est si difficile qu'eux-mêmes ne parviennent pas toujours à s'en tirer.

J'ai trouvé pour vous un ravissant petit poème de Janusz Minkiewicz (*ianouch Minnkièvitich*) sous ce titre (un peu long...) : « Satire sur les relations qui règnent entre les bourreaux dans la nation tartare » (! !)

Pewien Tatar

Miał katar

A Katarzyna

Zona Tatarzyna

Miała małego syna.

Tatar - tata

Obowiązki spełniał Kata

Bał się kat katarzony

Katarzyny — Kata żony !

(*Pévièn Tatar*)

Miaou katar

A Katajeuna

Jona Tatajeuna

Miaoua maouègo seuna

Tatar - tata

Obovionzki speouniaou kata

Baou chien kat katajoneu

Katajeuneu, — Kata joneu)

(Certain Tartare — avait un rhume — et Catherine — femme du Tartare — avait un petit garçon. Ce Tartare - papa — était bourreau — (les devoirs remplissait de bourreau) — le bourreau enrhumé craignait — Catherine, du bourreau la femme !)

Il y en a une colonne, ainsi, jouant sur Tatar, Katar, kat, Katarzyna, zona, tata, brat (*frère*), katalepsja, katafalk, etc. Taka Kata katastrofa !...

Ce qu'il faut lire : *Pan Tadeusz* d'Adam MICKIEWICZ. Traduction française de *Paul Cazin*.

Un volume, chez Plon : 18 francs.

ÉTRENNES !

On trouve aux "AMIS DE LA POLOGNE", 16, Rue Abbé-de-l'Épée, PARIS (5^e) :

Des Poupées Polonaises en Costume National. 12 et 14 fr.

Ajoutez pour l'envoi recommandé : 1 fr. 50